

Jean Sénac aujourd’hui

XAVIER GIRARD

Pour bien des lecteurs de Sénac qui n’avaient connu ni le poète ni les publications confidentielles des années soixante et soixante-dix, 1983 marqua l’heure d’un véritable *revival* ; cette année-là, Actes Sud publie *Dérisions et Vertige-Trouvures*, bref-et brûlant journal poétique de 1967, “mal foutu, incorrect, persécuté”, écrit “dans un soleil plus épais que la nuit”, où Sénac proclamait à la fois sa fidélité à “l’éblouissement” méditerranéen et l’échec du “chantier de l’énergie populaire” de l’Algérie indépendante. L’année suivante un autre opus, non moins incandescent, intitulé-: *Le Mythe du sperme-Méditerranée* paraît chez le même éditeur. Au même moment c’est au tour de Jeanne Lafitte de publier *Assassinat d’un poète* de Jean-Pierre Peroncel-Hugoz, ex-correspondant du *Monde* en Algérie, première enquête sérieuse sur la mort du poète (que nos deux auteurs citent à bon droit) et témoignage d’un ami exigeant. Cette année encore, décidément faste, la ville de Marseille consacre une exposition au poète et à sa génération, accompagnée d’un catalogue illustré.

Or depuis *Ebauche du père* (Gallimard, 1989), premier et dernier volume d’une autobiographie laissée inachevée, seule l’édition monumentale des *Œuvres poétiques* (Actes Sud, 1999) avait ajouté sa pierre. Aussi est-ce avec une vive curiosité que la présente biographie de Sénac était attendue.

Leurs auteurs, historiens, détachés du cercle des amis, mais grands connaisseurs de la Méditerranée, de ses migrations et de ses utopies¹ ont puisé dans le fonds Sénac, conservé à Marseille, la matière du premier texte *apaisé* – sinon toujours distancié – sur le poète. Les amoureux de Sénac leur feront sans doute reproche de manquer la véhémence poétique qui marque au fer rouge l’œuvre et la vie de leur héros, mais l’objet de Temime et Tuccelli est ailleurs-; il vise moins l’étude de l’œuvre ou la défense du poète que la juste compréhension du personnage, de ses dilemmes et de la force de son engagement dans le paysage culturel, moral et politique de l’Algérie des “années de braise”.

Sur la mort du poète, le 30-août 1973, par laquelle débute l’ouvrage, nous ne savons hélas guère plus que les hypothèses déjà émises par Peroncel-Hugoz. Maquillée en “affaire de mœurs” comme l’avait prévue et annoncée Sénac lui-même, son exécution met un point final à un enchaînement de haine personnelle et de réaction politique (et probablement de son *versus* intégriste) pour éliminer un acteur gênant. Seule une visite aux archives de la Sécurité militaire (le KGB a bien ouvert ses tiroirs) apportera, peut-être, un jour, la réponse. Mais une chose est sûre-: Sénac ne fut pas seulement assassiné parce qu’il était “le pied noir, le pédé, le roumi”, rebelle aux “comportements automatiques²” qui vont prédominer dans l’Algérie de Boumediene, mais le “Scipion résolu” (comme l’avait appelé Camus) qui avait “vu ce pays se défaire / avant même de s’être fait”, l’écrivait et le déclarait sans la moindre prudence, dans l’éclat désespéré d’une “Poésie battue jusqu’au sang”.

L’évocation des années de jeunesse emprunte beaucoup à la lecture de *L’Ebauche du père*, l’essai d’autobiographie sauvage bien davantage consacré au magnifique portrait d’une mère, tout droit sortie du “sac à chiffons” de la matrice méditerranéenne, qu’à la recherche d’un géniteur absent ou de ses substituts éphémères. “Je suis né arabe, espagnol, berbère, juif, français”, revendique-t-il, comme en écho au fauvisme maternel, “mozabite et bâtisseur de minarets, fils de grande tente et gazelle des steppes”. Les auteurs insistent avec raison sur la *bâtardise* du poète, origine de l’œuvre et mortier rêvé d’une “Terre possible”.

Les nombreuses revues que Sénac mettra en chantier seront toutes portées par ce rêve d’une Algérie aux multiples fils culturels, religieux et ethniques. Avec *Terrasses* (qui ne connut qu’un seul numéro, en 1953) il n’entendait-pas moins, très loin des fixations romanistes et racistes d’un Louis Bertrand ou de l’arabisme radical “apporter le témoignage scientifique de ce pays, carrefour culturel, et contribuer à dégager l’homme de son désarroi [en] confrontant

la pensée méditerranéenne à la pensée du désert, le message oriental et le message romain, les structures européennes et les structures islamiques” en une nouvelle “maison commune”.

Oran l'espagnole, la ville natale, ne fut pas pour rien dans cette bigarrure baroque. C'est sur ces confins qui regardent vers “Grenade, Elche, Guadix, Ulbeçova, Barcelone” que Sénac, “épices et dieux dans le sang”, fait l'apprentissage de son étrangeté native. Le cabanon de Cueva del Aqua (la grotte de l'eau), construit à flanc de falaise au-dessus d'une crique aux oursins, sera son Tipasa, mais un Tipasa sans ruines romaines et sans basilique chrétienne, un Tipasa de gargotes païennes, posées en équilibre instable au-dessus de l'abîme et déjà minées par l'effondrement. Camus de *Noces* est le grand intercesseur. Mais il admire aussi Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Whitman, le Gide des *Nourritures* et Valéry, bientôt relayés par Artaud, Genet et Char. Il fréquente non moins assidûment les écrivains algériens tels Edmond Brua, Robert Randau ou Gabriel Audisio et la génération de Roblès, Bonjean, Pélégri, Grenier, Dermenghem. Il sera aussi l'un des premiers lecteurs des écrivains nord-africains tels Mohamed Dib, Kateb Yacine, Sefrioui, Feraoun, Mammeri. L'ouvrage nous fait entrer dans le monde littéraire et artistique de l'Algérie que, très tôt, Sénac va fréquenter et animer (il n'a pas dix-huit ans quand il crée sa première revue). Entre 1946 et son assassinat, il est certainement l'un des plus actifs défenseurs de la littérature et de l'art moderne en Algérie. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de nous le rappeler. Si quelque trace en a été gardée, l'étude des émissions de radio que produit Sénac en 1949-1950 et de 1963 à 1972 (*Le Poète dans la cité* puis *Poésie sur tous les fronts*) et le témoignage de ses auditeurs permettrait de mieux évaluer l'impact de la parole du poète sur la nouvelle génération et de prendre toute la mesure de “l'espace de rupture” où elle se tenait.

La guerre qu'il observe de loin, en France, pendant toute sa durée, demeure, à la lecture de Temime et Tuccelli, une période enchevêtrée, avec ses alternatives impossibles, ses ruptures, ses échappées et ses zones d'ombre. S'il prend parti dès 1954 pour

l'insurrection et déclare dès 1956, dans le dossier de la revue *Esprit* “Négociateur en Algérie”, que l'Algérie a déjà “gagné la bataille”, se montre solidaire des étudiants de la Nouvelle Gauche avec Henri Kréa et Kateb Yacine et apporte son soutien au FLN, Sénac n'est pas moins partagé entre des positions contradictoires. Certes il se range aux côtés des écrivains algériens (au premier congrès des artistes noirs à Paris, en 1956), participe (en 1957) au dossier “Contre la pacification de la poésie” dans les colonnes de l'éphémère revue *Exigence* avec Kateb Yacine et Frantz Fanon, révèle (à Grenoble, en 1958) la traduction du futur hymne national algérien et stigmatise la bêtise et l'aveuglement des colons, mais il n'est pas moins critique à l'égard de l'autre camp, qu'au fond, il connaît mal. La brouille avec Camus qu'il accuse de se taire mais dont il partage l'attachement pour une “terre mère” mythique n'en sera pas moins douloureuse. L'ouvrage, qui en analyse bien les raisons, se montre cependant moins explicite sur les relations conflictuelles que le poète entretenait avec les écrivains d'Afrique du Nord (Kateb Yacine notamment avec qui il se fâche). Difficile en fait de bien situer la place de Sénac dans le conflit, comme si la position du poète à l'écart de la guerre mais engagé au côté du FLN, proche des communistes mais critique à l'égard du PCF, partisan de la résistance armée et effrayé par la violence (comme par ses propres audaces) laissait ses biographes perplexes.

Le retour du “pied rouge” en 1962 ne dissipe pas le malentendu. La collaboration du poète aux instances culturelles du nouveau pouvoir (entre-1963 et-1967) ne fera pas de lui un partisan docile de la “révolution” et un nationaliste orthodoxe. Sénac ne fera pas son deuil des espoirs qu'il avait mis dans l'Algérie nouvelle, une Algérie qui eut réuni “dans un même geste la beauté lyrique et la révolution”. Utopie libertaire, utopie artiste d'une “révolution en chaleur” à l'heure de la *beat*

1 Emile Temime, *Un rêve méditerranéen, Des saint-simoniens aux intellectuels des années trente*, Actes Sud, 2002.

2 Benjamin Stora, *Imaginaires de guerre. Algérie – Viêt-Nam, en France et aux Etats-Unis*, La Découverte, 1997, p. 175.

generation (il arbore la barbe et la calvitie glorieuse d'un Allan Ginsberg), qui aurait ouvert les portes aux "franchises sensuelles du corps" et su maintenir ensemble sur un air de Pink Floyd ou d'une cantate de Bach "les splendeurs naturelles, les plaisirs des plages, les saveurs sémantiques et le droit à la pleine jouissance".

Ce qui était faire peu de cas de l'Algérie réelle que Sénac pourtant invoquait, sans en parler la langue, et dont il pouvait observer dans le "Bleu de la solitude" de ses dernières années, depuis sa "cave

Vigie", le "trou à rat" de la rue Elisée-Reclus – où le reléguait le pouvoir, "interdit de vie au milieu de [son] peuple" – et où il fut retrouvé, le corps troué de plusieurs coups de couteau, combien elle se détournait du rêve d'amitié sensuelle et de solidarité réinventée entre "hommes libres dans le soleil" qui avait été le thème – bafoué – de toute sa vie.

Emile Temime et Nicole Tuccelli, *Jean Sénac, l'Algérien. Le poète des deux rives*, Autrement, 2003.